

GRAPPILLAGES.

On annonce à Calino que MM. Mackey et Bennett font les frais d'un câble qui reliera la France et l'Amérique.
—Riche idée et idée de riches.
—Sera-ce un câble souterrain ? a demande Calino.

C'est parfois dans de singulières circonstances que deux personnes sont présentées l'une à l'autre. Il en est peu de plus curieuses que celles dans lesquelles Jules Vallès, et Paul Déroulède, firent connaissance.

C'était un soir de première, il y a environ cinq ans, Déroulède, encore officier, s'approcha de son ami Charpentier, en train de causer de la pièce avec un monsieur à barbe grisonnante.

—Au bout de cinq minutes de conversation, Charpentier se pencha à l'oreille de Déroulède : "Tu sais que c'est Jules Vallès". fit-il en désignant l'inconnu.

—Ah bah ! répondit l'auteur de *Herlan*. Et, se tournant vers son interlocuteur :

—Il me semble, monsieur, continua-t-il avec une exquise politesse, que nous nous sommes déjà rencontrés que que part.

—Vraiment, monsieur ? J'ai le regret de ne pas me ra peler.

—Sur une barricade
—Surement, vous étiez du mauvais côté !

Un joli mot d'Alphonse Daudet :

—J. suis si distrait, disait-il, qu'il m'arrive parfois de me donner des conseils et de les suivre, croyant qu'il me venent de mon frère.

Voici en quels termes le *Cri du peuple*, journal de Jules Vallès, parle de Victor Hugo :

Le vieux bonza Hugo gâche une sorte d'Apocalypse rythmée qui chahute dans les livres à 7 francs ; 50 (prix fort.)

Un Parisien voit entrer chez lui un oncle de province.

—Je viei s, tu dit le bonhomme, l'annoncer que je m'arrête ton cousin...

—Avec qui ?

—Avec une jeune personne dont le père a quarante mille livres de rente et dont le frère et la sœur sont jôtrinaires au dernier degré.

Et le provincial ajoute avec orgueil :

—Trouve-moi des partis comme ça à Paris !

Quelques annonces gaies puisées dans le *moniteur ligariste*, côté des mariages... ou des accouchements :

SERIEUX : OFFRE adopter, donner nom à e faut, mais en demandant dédommagement.

Eh bien ! voilà un philanthrope qui ne la fait pas au désintéressement ! Il adopte mais il veut qu'on le dédommage.

Autre genre d'industrie :

MARIAGE. — Mari distingué, situation officielle, offert à jeune fille riche ayant infirmité, un de faut caché. Hautes garanties.

Cette situation officielle ne fait-elle pas rêver ?

Dans un café de comédiens et de j'unes rapins de lettres, où chacun casse du sucre sur la tête du prochain :

—Eh bien ! que pensez-vous de cette petite réunion de famille ?

—Dame ! je pense qu'elle res semble à une boutique de charbonnier où les sacs se notrent les uns les autres.

On montre à la petite Andrée (quatre ans) des petits serins sans plumes, inform s, blottis au fond du nid où ils viennent d'éclore.

—Tiens, regarde comme ils sont gentils !

—Oui, mais, dis, petite mère, ils vont donc prendre un bain qu'ils sont déshabillés ?



Le journal du dernier Robinson,

FANTAISIE DE L'AVENIR (XXE SIECLE).

I

Drest, janvier 1984.

Je m'embarque aujourd'hui à bord de la *Mandragone*, vaisseau français qui part pour faire le tour du monde et exécuter un voyage d'exploration dans les régions les plus inconnues.

Depuis mon enfance, la gloire des navigateurs célèbres



m'empêche de dormir.

Mais aussi j'attacherai mon nom à quelque île déserte ; moi aussi j'aurai des aventures ; moi aussi je foulerai des terres vierges encore de pas humains.

J'ai assez et trop de civilisation. Je suis las d'arpenter les neuf cent soixante quinze boulevards dont se compose Paris. Ce que je veux voir, c'est la nature primitive, sauvage même.

Le sort de Robinson me paraît, comme dit une vieille chanson du siècle dernier, *le plus beau, le plus digne d'envie*.

Ah ! si j'étais né du temps de sir John Franklin !... Enfin, je trouverai bien un recoin du globe à inventer, à baptiser, à coloniser.

Qu'ai-je dit, coloniser ! Non, je lui laisserai religieusement sa sublime solitude. Je m'y installerai en tête-à-tête avec le ciel, et là j'écrirai pour mes petits-neveux le *Journal du dernier Robinson*.

Nous levons l'ancre. A la grâce de Dieu !

II

Côtes d'Afrique, février 1984.

Depuis le commencement de notre navigation, le ciel semble s'acharner à notre poursuite.

Il fait un temps admirable. Ajoutez à cela que cet affreux vaisseau est si ingénieusement construit d'après les règles et avec les perfectionnements modernes, que l'on sent à peine le roulis.

Il me semble que je n'ai pas quitté la rue de Rivoli et mon appartement du troisième, — sur le devant.

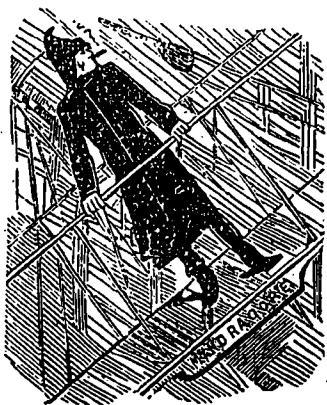
Cependant l'horizon s'obscurcit, le capitaine consulte sa lognette. On n'en peut plus en douter, une tempête se prépare.

Mon rôle commence donc !

III

Sénégal, trévrier 1984.

J'en suis encore bouillant de colère. La tempête s'est déchaînée avec une violence insensée ; les lames avaient



soixante pieds ; la foudre et les éclairs se succédaient sans interruption.

Des craquements sinistres ébranlaient le navire. Je me suis approché du capitaine ; il était impassible et fumait son cigare tout en commandant la manœuvre.

Cette impassibilité m'a irrité, et l'interpellant :
— Nous sommes en danger, n'est-ce pas ?
— En danger de quoi ?
— Parbleu ! de faire naufrage ; ne me le cachez pas, j'ai du courage et...
— Je vous trouve plaisant, ma parole d'honneur, avec votre naufrage. Vous croyez donc que nous vivons au dix neuvième siècle ?... Attention à la barre !... Les vaisseaux aujourd'hui sont, Dieu merci ! assez perfectionnés pour ne plus être soumis aux caprices... Attention donc, à la barre !

— Mais nous sommes près de la côte, et quelque récif...
— Des récifs ? D'où sortez-vous ? Est-ce qu'on les connaît pas, les récifs ? Tenez, il y en a un là-bas, à trente-trois mètres vingt-deux centimètres. Il est large d'un kilomètre et long de... Les récifs, je vous les énumérerais tous les uns après les autres... Voulez-vous en regarder un de près ?

— Ainsi, tout naufrage est impossible avec vous ?
— Je m'en flatte.
— Mais c'est une trahison !
— Vous êtes fou, je suppose.

Une vive altercation a suivi ce colloque. Plus de naufrages ! Non, je n'y resterai pas une minute de plus, sur ta toque imperméable, et je profite de ce que la *Mandragore* relâche au Sénégal pour débarquer.

J'irai à pied explorer le désert ; là, du moins, le danger et l'imprévu seront des réalités.

IV

Dans le Désert, mars 1984.

Ils appellent cela le désert ! Fiez-vous aux hommes ! Je marche depuis dix jour, et depuis dix jours je ne trouve que des gares de chemins de fer.

J'écris ces lignes sur un siège en fer de l'usine Tronchon, à l'instar de ceux qu'on voit aux Champs-Élysées. près d'un puits artésien qui me rappelle Grenelle, à l'ombre de sapins qu'on prendrait pour une succursale de parc anglais.

A l'horizon se dressent les maisons d'une ville, et, hier au soir, on faisait sur le toit de l'une de ces maisons des ex-



périences d'éclairage électrique.

— Une voiture passe... Dieu me pardonne, c'est un fiacre !

Le cocher nègre fait un signe ; un autre nègre en uniforme s'approche, et je comprends à sa pantomime qu'il lui dresse un procès-verbal de contrevention pour avoir fait la maraude.

Dès ce soir je rebrousse chemin ; car un maraicher, que j'ai rencontré condisant ses légumes à la ville m'a assuré, — en très-intelligible français, ma foi, — que le désert est tout entier pareil à cet échantillon.

Je me réembarquerai pour le pôle nord.

Dans ces régions de glaces, je serai probablement plus heureux.

V

Pôle nord, juillet 1984.

Toutes mes illusions s'évanouiront donc successivement ?

Je viens de parcourir le pays des Esquimaux. Le peuple ! archipeuple ! Partout des colonies européennes.

Dans la rue du dernier village que j'ai traversé, j'ai lu, de mes propres yeux, une affiche annonçant des *dents artificielles à 5 francs* ; une autre informait les habitants du passage d'un commis voyageur de la *Bel et Faridinière* !

Je ne l'aurais que trop deviné au costume des indigènes. Les esquimaux en paletot et avec des sous-pieds !

Et toutes les femmes jouent du piano !

Fuyons ! Les forêts vierges de l'Amérique et les Montagnes Rocheuses seront, il faut l'espérer, plus inhospitalières.

VI

Forêts vierges de l'Amérique, septembre 1984.

O Robinson ! Robinson ! objet de mon admiration et de ma convoitise, faudra-t-il renoncer à l'imiter ?

Forêts vierges, dit la géographie. Avec des poteaux indicateurs à chaque carrefour et des *aldes interdites aux voitures non suspendues* !

À ma droite, une scierie mécanique débitant *quatre* placés de parquets à 50 pour 100 au-dessus du cours ; à ma gauche, une usiné pour la fabrication du gaz.

Ce matin, cependant, j'ai eu une émotion. En sortant

Dans sa jeunesse, le corniste Vivier faisait partie de l'orchestre d'un théâtre de Madrid. Un soir qu'il s'était endormi à son pupitre, ses camarades lui firent la farce de le laisser après le spectacle.

Quelques heures plus tard, le concierge, faisant sa ronde, lui demanda qui il était et ce qu'il faisait-là ?

Vivier, sans se déconcerter, répondit :

— Je suis cor et j'y dors ! (*corregidor*.)

Tête du concierge !

Un joli croquis d'actualité signé Draner dans le *Charivari* :

Un ramoneur se présente en tenue de travail à la porté du cabinet du ministre.

Un huissier l'arrête au passage, et armé d'une éponge, veut le débarbouiller, en lui disant :

— Avant d'aller ramoner la cheminée du cabinet, permettez que je m'assure que vous n'êtes pas M. Wilson.

Du *Triboulet* :

Un aspirant journaliste s'omet au secrétaire de rédaction d'un grand journal du matin un article de longue haleine qu'il a intitulé :

Les éros de la République

— Comment ! dit le secrétaire au rédacteur improvisé, vous écrivez héros sans h ?...
— Oh ! ne faites pas attention, fait tranquillement notre homme, c'est une coquille.

Le soir, au salon. La marraïne à son filleul.

— A quelle heure te couche-t-on, mon petit Paul ?

Maitre Paul, avec dignité :

— On ne me couche plus ; je me couche moi-même !

Où la politique va-t-elle se nicher ?

Nous avons sous les yeux le prospectus d'un marchand de cafés qui débute ainsi :

Plus de Bourbons !...

Les Français, maîtres de leurs destinées et intelligemment gourmets, n'achèteront plus désormais que le moka de la maison X...

Un rentier du Marais, grand pêcheur devant l'Éternel, va jeter régulièrement sa ligne tous les matins, depuis dix ans, vers le pont Louis-Philippe, et depuis dix ans, il est revenu tous les soirs, quelquefois avec un coup de soleil, mais jamais avec le moindre goujon

Cette déveine persistante le préoccupe tellement, que dernièrement, dans un accès de somnambulisme, il se lève pendant la nuit, prend sa canne à pêche, et, ouvrant sa fenêtre, se met à pêcher gravement sur un tas d'ordures.

Réveillé soudain par la fraîcheur de la nuit, il retire sa ligne. O bonheur inespéré ! A l'hameçon était accroché un poisson très avancé qu'une cuisinière avait jeté la veille sur le tas d'ordures.

Du *Passant* :

Le ménage va mal.

Monsieur se dispute avec Madame :

— C'est bien fait le malheureux époux ; dès que le divorce sera voté, je divorcerai !

— Tant mieux ! répond Madame. Je me remarierai et vous me regretterez.

— Oh ! je pourrai être tout au plus regretté par votre deuxième mari.

De *Zadig* :

Une jeune femme demandait dernièrement à notre spirituel confrère Zola pourquoi les hommes comparent si volontiers les femmes aux fleurs.

— Mon Dieu, c'est très simple...

— Vraiment ?

— Mais oui ! Les femmes sont des fleurs que les hommes aiment assez à voir dans leurs serres !